

daeninckx

daeninckx

DAENINCKX Didier

le 18.5.95

Madame,

Suite à votre annonce parue
dans la presse de ce jour, j'ai
l'honneur de solliciter un emploi
d'animateur de disas littéraires
à compter du 1^{er} décembre 1995.

Je vous prie de croire, madame,
en l'expression de ma haute considération.

Daeninckx

N.B. : c.v. joint



ill. d'après David Morichon

Jeanny Lorgeoux, maire et conseiller général
Joseph Grégoire, adjoint à la culture
Le conseil municipal
vous attendent le

Vendredi 1er Décembre 1995
20h30
à la Médiathèque Municipale
de Romorantin - Lanthenay

Pour y rencontrer

Didier Daeninckx, écrivain
et **Gérard Bobillier**, éditeur de 3 de ses ouvrages chez Verdier

Les textes de **Didier Daeninckx**, mis en scène par **Susana Lastreto**, seront lus par les comédiens de la compagnie **Frasil** : Yves Amault, Claude Bazin, Jean-Christophe Bretignière, Serge Catanese, Véronique Chiloux, Christine Curelier, Annabel De Courson, Serge Djen, Philippe Guinguennet, Marie-Pascale Grenier, Raül Indart-Rougier, France Jolly, Annick Jouanne, Catherine Léger, Susana Lastreto, François Lequesne, Sabine Muller, Marie Roosen, Jean Soumagnas, Sabine Stepanoff, Catherine Vidal

et les élèves de **Nathalie Bauchet** de l'atelier théâtre de la MJC : Adeline Augier, Mélissa Blevinal, Pauline Clermidi, Laetitia Fresneau, Emilie Girault, Vivien Habert, Floriane Leroy.



Didier Daeninckx est né en avril 1949 à Saint-Denis ; après une enfance banlieusarde dans une famille anarchiste et communiste, sa voie semble toute tracée : travailler en usine. Ouvrier imprimeur puis journaliste localier, il écrit son premier roman en 1984 " Mort au premier tour ", publié par Hachette. Puis il obtint le prix Paul Vaillant Couturier et le grand prix des littératures policières pour " Meurtre pour mémoire " adapté à la télévision. Inspiré par Jean-Patrick Manchette, Didier Daeninckx écrit plusieurs polars-politiques avant de publier des nouvelles. Son univers se situe souvent dans les banlieues, ses personnages sont des marginaux et son écriture toute proche du langage colle parfaitement à la réalité.

Fiche auto(biographique)

Nom : Daeninckx
Prénom : Didier
Naissance : 27 avril 1949 à Saint-Denis
Adresse actuelle : Aubervilliers(Seine-Saint-Denis)
Etudes : Primaires (viré le matin de l'entrée en 1ère)
Diplômes : Certificat d'études, B.E.P.C.
Religion : Sans
Situation Militaire : Réformé pour déficience mentale
Casier Judiciaire : Vierge
Dossier R.G. : Egaré
Situation familiale : Concubin notoire, un enfant
Antécédents familiaux : - grand-père paternel déserteur en 1917, condamné en 1919 à 5 ans de travaux forcés
- grand-père maternel maire bolchevique de Stains de 1935 à 1939

Situation professionnelle : Receveur héliographe, receveur offset, margueur offset, conducteur offset, maquettiste, machiniste de théâtre, livreur de journaux, aide-comptable, animateur culturel, journaliste localier, rédacteur publicitaire, romancier, scénariste.
Le tout dans une vingtaine d'entreprises en quinze ans, puis édité par une dizaine d'éditeurs en une dizaine d'années.
Sponsor : L'ANPE qui lui a permis d'écrire son premier (mauvais) roman en 1977.
Piston dans l'édition : Le facteur du 7ème arrondissement desservant Gallimard.

IN : ARFANG numéro 8, Hiver 1994-1995



L'écriture des abattoirs...

Si j'ai commencé par écrire des " polars ", c'est sûrement à cause de la proximité des abattoirs... Dans nos têtes albertvillariennes, il n'existait que deux usines vouées à la mort animale : Aubervilliers-La-Villette, décrite par Léon Bonnef, et Chicago, la " jungle " d'Upton Sinclair, l'ami de Jack London... Promis aux chaînes des usines, nous nous retrouvions dans ce que Léon Bonnef disait de notre ville :

" Dans la banlieue nord de Paris, il y a une ville terrible et charmante. En elle, confluent les déchets, les résidus, les immondices sans nom que produit la vie d'une capitale. Là vont les bêtes crevées, les animaux de boucherie que les vétérinaires refusent à la consommation, les chevaux qui meurent à la peine sur la voie publique ; là, par barriques chaudes et fumantes, va le sang des abattoirs, vont les vidanges. "

Il mourut avant que son roman voit le jour, vidé de son sang dans le premier grand abattoir à humains du siècle, le 28 décembre 1914.

Au cours de mon enfance, la ville était encore parsemée d'usines de bouillon-cube, de conserveries, de peausseries, de boucheries industrielles, d'ateliers de " noir animal ", de cuves de polyphosphates, de montagnes d'engrais. L'été, lorsque le soleil décourageait jusqu'au vent, une odeur lourde de chairs surchauffées, d'exploitation de cadavres, venait se bloquer sur le bitume. On se croisait dans les rues en faisant semblant de respirer normalement pour ne pas rajouter au malheur d'avoir son nez là, à Aubervilliers.

Quand, grâce aux colonies de vacances, on parvenait à s'échapper des frontières prolétaires, c'est comme si l'odeur des eaux grasses vous avait suivi à la trace. La réputation d'Aubervilliers égalait celle de Chicago jusqu'au plus profond des campagnes bretonnes, jusqu'au plus haut des pics savoyards. Les boulangères se plantaient devant leurs étalages de bonbons, les mercières bigoudens, vendeuses de dentelle-souvenir, appelaient l'époux à la rescousse. C'était comme si un traître infiltré dans nos rangs prévenait la population autochtone du moindre de nos mouvements. "Aubervilliers" sonnait comme une menace. Nous n'étions pas redoutés comme des barbares, des "classes dangereuses", des "rouges" mais plutôt comme des pauvres, des déshérités. Et je crois bien que c'est ce poids du regard, du soupçon insupportable que nous lisions sur les visages, qui a précipité plusieurs de mes amis d'enfance vers la délinquance : ils voulaient leur donner raison, être à la hauteur de la réputation qu'on faisait au "mec d'Auber".

D'autres n'ont pas eu le temps de savoir ce qu'ils voulaient. Au temps du lycée j'avais mes habitudes dans un café des Quatre-Chemins, le *Tout est bien*. Premiers baisers sur fond de rock... Cent ans plus tôt, dans le champ Langlois qui alors faisait face, Jean-Baptiste Troppmann enterrait les cadavres des six enfants Kinck et de celui de leur mère qu'il tentait de dépouiller pour financer un voyage en Amérique. La guillotine pour tout horizon. Il y a peu, un flic alcoolisé hors service a tué là, sans raison, un jeune de la cité des Quatre-Mille, Abdel Benyaya. Peu après on a rasé le *Tout est bien* et mis un bouffe-rapide à la place. Un non-lieu sur les traces du crime...

Plus loin, c'est la Villette. Un hôtel remplacera bientôt la friterie-guinguette,



dernier vestige de l'ambiance des fortifications de Paris. Gamins nous étions pris de terreur en traversant ce no man's land aujourd'hui dévolu au périphérique. Trois cents mètres de terrains vagues sillonnés par des gens en maraude, avec dans l'air les musiques des boutiques foraines noyées dans la grisaille. Le salut, c'était la bouche du métro Villette. Les pointes des chaussures cognaient le nez des marches décorées aux couleurs apéritives de Dubonnet ou Saint-Raphaël.

Les copains algériens baissaient les yeux devant les murs de brique rouge de la caserne de gardes mobiles : j'ai su beaucoup plus tard que les compagnies stationnées là s'étaient faites remarquer pour leur zèle, un soir d'octobre 1961... Des centaines d'assassinats passés sous silence. Tortures, viols, noyades, strangulations... Une Saint-Barthélemy musulmane absente aujourd'hui encore des livres d'histoire.

La majorité des mômes n'a pas mordu la ligne. L'efficacité des solidarités ouvrières y est pour beaucoup. Les luttes des parents contre les guerres coloniales, pour les indépendances, le refus du fascisme OAS, la défense des emplois, poste par poste, les convergences recherchées avec les Albertivillariens ne possédant pas la carte nationale d'identité, tout cela nous a permis de sentir une épaule à gauche, une épaule à droite au moment où ça vacillait. Il y a cela dans la ville ouvrière, et peut-être plus encore dans celle-ci : une conscience qu'on y arrivera tous ensemble, et que le ciment de cette échappée vers le haut s'appelle la dignité.

Bien sûr, il n'y avait pas que les usines et les luttes. Deux fêtes rythmaient nos vies d'enfant : Noël et le festival d'Aubervilliers, une sorte de foire

commerciale qui, un jour, a accueilli un spectacle de théâtre. Cela devait être " La Tragédie optimiste " ou " L'Etoile devient rouge ".

Plus tard la salle des fêtes s'est transformée en Théâtre de la Commune. Nous étions une vingtaine de jeunes adolescents qui traînions notre ennui autour des camions de décors. En ces temps sans télé, nous découvriions un autre monde " une Amérique à nous "... Nous étions fascinés par ces gens, les acteurs, qui parlaient fort, non pour s'engueuler mais pour se faire comprendre, nous tombions amoureux de toutes ces actrices et de leurs parfums, éblouis par les costumes, émerveillés de voir que l'on pouvait repeindre le monde à l'aide d'une simple gélatine de couleur, devant un projecteur. A quelques-uns nous avons formé le projet de passer de l'autre côté du miroir. Nous avons commencé par distribuer des prospectus, vendre des billets d'abonnement, déchirer les tickets, à l'entrée. D'autres plus manuels sont devenus électros, machinos. Je me souviens de la rage qui nous animait. Nous ne voulions pas manger le monde, ni échapper à Aubervilliers. Nous voulions simplement notre part de rêve, notre part d'humanité. Certains l'ont eue. D'autres, plus nombreux, non, et c'est ce qui nous pousse à continuer.

IN : Lecture jeune, n°74/1995.



Bibliographie

Ouvrages disponibles à la Médiathèque :

- *Le Der des Ders.* - Gallimard, Série Noire, 1984.
- *Le Géant inachevé.* - Gallimard, Série Noire, 1984.
- *Meurtre pour mémoire.* - Gallimard, Folio, 1984.
- *La fête des mères.* - Syros, Souris noire, 1986.
- *Play Back.* - L'Instant noir (Roger Martin), 1987.
- *La mort n'oublie personne.* - Denoël, 1989.
- *Non-lieux.* - L'Instant noir, 1989.
- *Lumière noire.* - Gallimard, Série Noire, 1990.
- *A louer sans commission.* - Gallimard, Page Blanche, 1991.
- *Arcadius Cadin.* - (avec Jean-Pierre Coureuil), Encrage, Blues, 1991.
- *Hors limites.* - Julliard, l'atelier Julliard, 1992.
- *Zapping.* - Denoël, 1992.
- *Le chat de Tigali.* - Syros, souris noire album, 1992.
- *Autres lieux.* - Verdier, 1993.
- *Métropole.* - Gallimard, série noire, 1993.
- *Le papillon de toutes les couleurs.* - Scandéditions/La Farandole, 1993.
- *En marge.* - Denoël, 1994.
- *Main courante.* - Verdier, 1994.
- *Un château en Bohême.* - Denoël, 1994.
- *Jirinovski...* - Cherche midi, 1994.
- *Les figurants.* - Verdier, 1995.
- *Une histoire d'amour, roman de groupe.* - Hors collection, 1995.

Disponibles à la Discothèque :

- *Le chat de Tigali*. -K7 + livre, Graine de polar.
- Emission *Qu'est-ce qu'elle dit Zazie ?*, FR 3, 30 novembre 1994.

Revue consacrées à Didier Daeninckx disponibles à la Médiathèque:

- *Didier Daeninckx un écrivain en Seine Saint-Denis*. - Conseil général de Seine Saint-Denis, 1987.
- *Pratiques n° 65, Entretien avec Didier Daeninckx*, 1990.
- *Caïn n°10, Enquête sur un écrivain... au-dessus de tout soupçon ?* par Jacques Jamet et François Braud, 1991.
- *Polar n°3, Dossier Didier Daeninckx*, 1991.
- *Avez-vous lu Didier Daeninckx ?* - Bibliothèque Municipale de Saint-Ouen, 1993.



Interview de Mehdi Aïssaoui et Serge Kaganski pour les Inrockuptibles. Novembre 1993.

Extraits.

Quelle place tenait la littérature dans votre enfance ?

La voisine de pavillon de mes grands-parents, la mère Paul, était porteuse de journaux. Elle filait des invendus à ma grand-mère. Alors j'avais *Point de vue*, toute la collection des *Détectives*, ces trucs-là (rires)... *Le Monde* était formellement interdit chez nous, c'était la presse bourgeoise. A cette époque, il y avait un tas de commerçants ambulants, le rémouleur, le laitier... et aussi le vendeur de *L'Humanité*. Le mec passait dans la rue en chantant : " L'Huma dans toutes les mains/ L'Huma dans tous les chemins ", avec une musique à la Francis Lemarque (rires)... On l'entendait brailler la chanson depuis le bout de la rue et jusqu'à notre porte. Je lisais donc énormément la presse. La littérature, c'est d'abord arrivé par les prix. J'étais bon élève, j'ai obtenu des prix que je viens de retrouver en déménageant, toute une série de *Contes et légendes*. C'était une passion, je les dévorais, il y avait le phénomène de la série : le plaisir de lecture maximal, décuplé parce qu'on sait qu'on va retrouver la même chose dans d'autres bouquins de la série. Et puis, il y avait le voisin du dessus dans le HLM, le père Triou : quand le livre de poche est apparu, il a commencé à faire une bibliothèque. Le livre était complètement absent dans ma famille, ma mère n'avait pas le temps de lire. Là, d'un coup, j'avais accès à des centaines de bouquins. Grâce au père Triou, j'ai découvert Alexandre Dumas, Jules Verne, Jack London, Emile Zola... Dans une famille ouvrière, c'était très nouveau qu'il puisse y avoir une bibliothèque.

Au lycée, certains profs vous ont-ils ouvert à la littérature : ?

Je me suis fait virer le jour de la rentrée en seconde. J'étais bon élève jusqu'en quatrième. En troisième, je commençais à m'intéresser à plein de choses. Ensuite, sans me demander mon avis, on m'a foutu en classe de comptabilité. Dès le premier jour, j'ai su que ça ne collerait pas. D'abord, il y avait vingt-huit filles et trois garçons. Ensuite, il fallait apprendre à taper à la machine, avec les dix doigts, sans regarder le clavier : à cet effet, on nous avait donné un bavoir qui cachait le clavier et on tapait en dessous. Une humiliation terrible ! Etre ramené au stade de bébé. Un jour, je passe dans une pièce, un grand maigre me dit " Ferme la porte ! " Le mec me tutoie, je me retourne et lui dis " Si tu as peur des courants d'air, va la fermer toi-même ! " Manque de bol, c'était le proviseur (rires)... Et finalement, ça m'a servi de savoir taper à la machine (rires)...

Avant de vivre de votre plume, vous avez exercé divers métiers : imprimeur, journaliste localier, rédacteur chez Publicis...

Après m'être fait jeter du lycée, j'étais en rupture avec ma mère. Avec ma bande, on se nourrissait de musique, de littérature, de cinéma, c'était antagonique avec la vie de famille. J'étais à la rue, il fallait gagner de la thune. A 17 ans, au flanc, j'ai réussi à dégoter un job à Saint-Denis, à l'usine Johnson, le fabriquant de cire liquide. Il y avait là un petit atelier d'imprimerie et j'ai été engagé pour travailler sur les machines à imprimer. J'ai trouvé une piaule dans le coin, qu'un type me louait au rez-de-chaussée de son pavillon, 50 balles par mois. Le type, Dédé, vivait au premier : dès qu'un truc ne marchait plus dans la maison, il le virait par la fenêtre ! Le jardin était un amas de vieux frigos, de



radios foutues, un merdier total (rires)... Il travaillait de nuit. Quand il rentrait, complètement imbibé au Ricard, il jouait sur son électrophone *L'Internationale* à fond la caisse, ouvrait la fenêtre, prenait un flingo et canardait les murs de l'usine en face (rires)... Un soir, ça s'est terminé avec les ambulanciers. J'ai utilisé ces épisodes dans *Lumière noire*. Un jour, au cours d'une signature à Saint-Denis, je vois rappliquer mon Dédé. Je me dit " ouh la la, il va m'assaisonner ! " Il arrive vers moi " J'te remercie de m'avoir mis dans ton livre. Je montre ça à tous les copains ! " (rires)...

Publicis, j'y suis pas resté longtemps. J'étais dans le département " publicité institutionnelle ", tout ce qui concerne les municipalités, les régions, les ministères... Ces métiers m'ont souvent servi dans mes bouquins. Quand j'étais journaliste localier, je m'occupais d'un petit secteur qui couvrait Aulnay, Villepinte et je parlais de tout ce qui s'y passait.

Comment en arrivez-vous à publier votre premier bouquin ?

J'ai décidé d'arrêter de bosser et d'écrire un livre. Si je pouvais m'en sortir par le bas, autant essayer par le haut. J'ai donc écrit *Mort au premier tour* en trois mois. Il a été refusé par neuf éditeurs sur dix. Voyant que c'était un échec patent, je me suis dit " Retourne au chagrin, t'es bon qu'à ça ". C'est là que j'ai trouvé le boulot de localier à *93 Actualités*, journal régional lié au PC. Je faisais tout : une rubrique hebdomadaire, les photos, les reportages... J'ai fait ça trois ans et j'ai été passionné deux ans et demi. Au moment où le boulot me lassait, le dixième éditeur, Hachette, m'a répondu positivement. Mais si ce bouquin n'avait pas été pris par un directeur de collection qui est resté trois mois, je n'aurais rien réécrit d'autre. Le destin. Après, j'ai écrit trois bouquins en un an

et demi : *Meurtres pour mémoire*, *Le Géant inachevé* et *Le Der des ders*. Hachette les a refusés, ça ne correspondait plus à leur ligne éditoriale. Alors, j'ai envoyé *Meurtres pour mémoire* à la Série Noire : une semaine après, ils m'appelaient.

Qu'est-ce qui détermine vos romans : le lieu ou la volonté de traiter un évènement ?

Au début, c'était l'évènement. De plus en plus fréquemment, ce sont les lieux. J'éprouve un attrait pour une ville, un quartier, une ambiance et je décide d'y installer une histoire, alors qu'avant, c'était le contraire : j'avais une histoire et je me demandais où je pourrais la faire tenir. Pour *Meurtre pour mémoire*, je me suis demandé où je pourrais situer l'histoire de Papon ailleurs qu'à Bordeaux, parce qu'en l'utilisant à Bordeaux, j'étais cuit. Je l'ai mise dans l'autre ville du Sud-Ouest.

Dans vos livres, on sent un attachement profond à la France (les lieux, l'histoire, la bonne chère) et en même temps, ce dégoût, cette dénonciation des veuleries commises : la collaboration, l'Algérie.

C'est bizarre, je n'arrive pas à me sentir français. J'écris en français, je ne parle aucune autre langue, mais je n'ai jamais eu ce sentiment. Je suis dans le débat politique français, dans l'histoire. Elle constitue la matière de mes romans, mais je n'arrive pas à comprendre ce que c'est qu'être français. Je me reconnais dans un tas d'épisodes : les principes de la Révolution française, l'idée de citoyenneté. Plus personne n'ose dire que Marat n'était pas français mais suisse, qu'il y avait des députés étrangers à la Constituante : l'Allemand Klaus



Anarchis, l'Américain Tom Paine... On pouvait être député, citoyen français, sans avoir la nationalité.

Moi, je me sens totalement citoyen français, acteur dans la vie politique, mais totalement retranché des questions du nationalisme. Certains disent " Il faut défendre la culture française ". Je ne me reconnais pas du tout là-dedans. La culture française, qu'est-ce que c'est ? A la limite, Van Gogh est le plus grand peintre japonais de l'histoire. Mon parcours d'écrivain ne peut pas exister si je n'ai pas lu Dos Passos. Il y a des choses qui sont très circonstanciées sur la planète et pourtant universelles. La bouffe française, par exemple, n'est pas de l'ordre du nationalisme étroit. Je me sens de moins en moins français et de plus en plus citoyen. Ce problème d'identité m'horripile, une identité souvent associée à la pureté des origines, à la peur de l'étranger qui corrompt.

Quel est votre regard sur le roman noir contemporain, issu du gauchisme et des rêves politiques des années 60 ?

Le livre de Benacquista, *Trois carrés rouges sur fond noir*, m'a bluffé. C'est toujours les autres qui meurent, le premier roman de Jean-Marie Vilar a été un ouvrage marquant. Il y a des livres de Manchette. Grâce à lui, on a obtenu l'autorisation de dire toutes ces choses dans le roman noir. Avant d'écrire, j'ai commencé à lire Manchette, vers 72-73, et immédiatement, je me suis dit " Ce type a le culot de mettre ça à l'intérieur de la littérature ". J'étais tourné vers les littératures américaine ou française des années 30, parce que je ne trouvais pas mon pain dans la littérature française contemporaine... Je lisais Marquez, plutôt qu'un auteur français. Et soudain, à l'endroit où on ne s'y attend pas, dans la Série noire, des gens me disent par leurs bouquins ce que je suis en train

de rechercher. Ils me parlent véritablement comme le font les auteurs américains ou latino-américains. La littérature française nous paraissait assez guindée, sans compter le terrorisme des années 70, avec *Tel Quel*, le structuralisme, le mépris pour le roman, l'interdiction du roman. On était pris entre ces deux feux et d'un seul coup, quelqu'un disait tout ça, c'est le choc que j'ai eu en lisant *Nada* ou *Le petit bleu de la côte ouest*. Il le fait, pourquoi pas nous, il faut y aller. Ça a été une permission de sortie.

Parmi les auteurs français de romans noirs, êtes-vous celui qui travaille le plus sur la matière française, sur la géographie du pays, un des seuls à ne pas venir de l'extrême gauche ?

Je n'ai pas eu ce problème. Les copains formés dans telle ou telle chapelle trotskiste ont des difficultés à se sortir de la volonté de fractionner. J'aime bien me balader, prendre ma bagnole, me barrer dix, quinze jours dans un endroit, le découvrir. Jean-François Vilar vit en partie à Prague, travaille à Prague. Mais avant, il lui était impossible de sortir de Paris. Proposer à Thierry Jonquet de partir à Hazebrouck pendant dix jours occasionne chez lui un traumatisme total. L'expérience m'a appris que pointer des endroits extrêmement réduits permet de percevoir les grandes tensions. Par exemple, en écrivant *La mort n'oublie personne*, situé à Saint-Omer, j'ai pu voir les grandes tensions de l'épuration, de la résistance, sur un territoire extrêmement réduit. Je me suis aperçu que l'affrontement avait été maximum, d'une violence extrême entre les gens. Je suis allé dans les cafés, j'ai fait connaissance avec des anciens FTP et j'ai entendu des gars me raconter comment, à 17 ans, ils tuent pour la troisième fois. Là aussi, j'ai voulu traiter la résistance en refusant l'héroïsme, en montrant toute l'horreur qu'un homme de 17 ans peut éprouver. Il tire, le sang gicle sur



lui et le sentiment qu'il éprouve est indépassable. Quand il en parle cinquante ans après, il en parle avec une horreur absolue.

Vos livres évoquent souvent la perte de dignité des individus.

Ce sont les pires choses auxquelles on assiste : la solitude et la perte de dignité. Il y avait un réflexe dans la classe ouvrière : tenir son rang, mettre les habits du dimanche, avoir toujours quelque chose montrant qu'on n'a pas déchu, qu'on n'a pas été viré, qu'on tient la rampe. Aujourd'hui, on vit dans une situation où les gens sont jetés à la rue, dans des cartons. Ils sont humiliés, cassés. Ça me fait penser à quelqu'un qui est plus jeune que moi. Je l'ai croisé l'autre soir et il me dit " Ça va vraiment pas, j'en suis à mon huitième litron, aujourd'hui ". Je lui dis " tu vas te tuer, il faut que tu arrêtes ". Il me dit " Il n'y a qu'à l'hôpital qu'ils peuvent quelque chose pour moi, parce que là, avec huit litrons, je vois toujours la réalité en face. Normalement quand on boit, c'est pour s'envoler, pour se tirer. Moi, plus je bois, plus je suis réaliste, il y a quelque chose qui ne va pas. "

A propos de *En marge* et *Main courante*.
Interview de Th. Guichard pour *Le matricule des anges*.
Extraits.

Didier Daeninckx, vous avez quitté la littérature policière avec laquelle vous avez fait vos premiers pas. Le polar vous a permis de trouver votre voie ?

La forme du polar m'a permis en effet d'écrire des romans parce que je pouvais en maîtriser la marche. J'ai besoin, pour écrire, d'être aspiré vers la fin, de savoir ce qui va se passer. Le polar m'a permis de maîtriser les problèmes de structure. Ne restait alors que l'écriture proprement dite.

Pourquoi avoir cessé d'écrire de la littérature policière ?

Après six textes écrits pour la Série noire j'ai ressenti l'impossibilité de faire fonctionner les personnages avec tout ce qui se passait dans la réalité, les bavures, le vrai-faux passeport... Il me fallait quitter les personnages stéréotypés, échapper aux mécanismes, à des habitudes d'écriture.

Vous vous intéressez aux gens " en marge ", aux ouvriers, aux banlieusards, aux " petites gens "...

J'ai l'impression qu'il y a tout un modèle de société (société industrielle, héritage du XIXème siècle) qui s'écroule. On détruit des usines, on détruit les banlieues. Il y a aujourd'hui énormément de choses qui sont en train de disparaître. J'ai besoin de fixer ça pour voir ce que ça dit, pour pouvoir continuer. C'est aussi une révolte de ma part, contre l'humiliation que l'on fait



subir aux gens.

Les SDF d'aujourd'hui, ce sont d'anciens ouvriers, ils ont participé à la société industrielle, ils ont contribué à la faire fonctionner, maintenant il faut qu'ils disparaissent.

De parler de tout ça, de tous ces lieux, de tous ces gens, le simple fait de s'en saisir par l'écriture, de changer le regard, c'est leur donner une dignité.

Donc la plupart des nouvelles sont issues de la réalité ?

Oui, c'est vrai pour beaucoup. Mais ce n'est pas du réalisme. Je me nourris de ce que j'ai vu et noté pour faire œuvre de fiction. Par exemple, *Journal sur Seine* (nouvelle d'*En marge*) est issu des notes prises pour écrire *Hors limites* (Julliard).

Vous travaillez l'écriture pour la rendre plus proche du langage de la rue ?

Le simple fait d'être dans les endroits où se passe l'action implique une façon d'écrire qui coule toute seule. J'écris en lisant à voix haute, je joue mon texte pour voir si ça sonne. Quand j'ai commencé à écrire, je me suis fabriqué une sorte de magnétophone et je piratais les conversations dans les bistros, les fêtes foraines. Pendant des semaines, j'ai travaillé sur ces enregistrements pour comprendre comment fonctionne ce langage qui est en fait un galimatias incompréhensible...

Le facteur fatal

Extrait

L'inspecteur Cadin gara sa Renault 4 près de l'église Saint-Pierre-le-Jeune, glissa la photocopie de son autorisation provisoire de stationnement derrière le pare-brise pour éviter d'aller reprendre sa voiture à la fourrière, comme la semaine précédente, puis il remonta à pied vers la rue de la Nuée-bleue. Il pleuvait et il se demanda ce qui, depuis toujours, le retenait d'acheter un parapluie. On ne lui avait encore pas attribué de place de parking. Il ne disait rien et se contentait de grincer des dents lorsqu'il traversait la vaste cour du commissariat central, devant l'alignement des bagnoles appartenant aux épouses des divisionnaires. Le gardien en faction ne fit même pas l'effort de le saluer. Une imperceptible inclinaison de la tête. L'inspecteur grimpa les marches une à une et poussa la porte en s'aidant du pied. Son regard se porta directement sur une môme immobile, assise sur le fameux banc que ses collègues appelaient le banc des divorces depuis qu'ils avaient pris l'habitude d'y faire patienter les couples déchirés, les familles au bord de la guerre civile...

La gamine ne devait pas avoir plus de quatorze ans. Elle était abandonnée dans ce coin de la salle d'accueil, les genoux serrés, la tête inclinée vers ses tennis bariolés, et son teddy vert orné du blason d'une quelconque université américaine jurait sur la peinture délavée du commissariat. De temps en temps elle portait une main à son visage et s'essuyait le nez en reniflant bruyamment. Au-dessus d'elle la poussière noircissait les noms, gravés dans le faux marbre,



des flics morts pour la France ou tués en service. Plus loin, près du comptoir des mains courantes, les policiers de la patrouille de milieu d'après-midi traitaient la petite dizaine de types ramassés dans les rues et les cités, les clodos sortis des wagons en attente de nettoyage à la gare centrale. On s'interrogeait en alsacien, mais les doigts des flics couraient en français sur les touches de leurs Japy hors d'âge. Cadin se dirigea vers la gamine et s'accroupit devant elle.

-Ça n'a pas l'air d'aller... Qu'est-ce que tu fais là ? Tu es toute seule...

Meurtres pour mémoire

Extrait

A la devanture de la bijouterie qui faisait l'angle de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, une imposante horloge munie d'un balancier de cuivre marquait dix-neuf heures vingt-cinq. Le dix-sept octobre 1961.

A cet instant précis, un coup de sifflet strident couvrit le bruit de la circulation et la rumeur confuse qui s'élevait de la foule massée sur les trottoirs.

Des centaines de musulmans disséminés dans les cafés, devant les étalages des magasins, dans les rues adjacentes au boulevard, répondirent au signal et envahirent la chaussée. En quelques minutes, la manifestation s'organisa. Des pancartes hâtivement confectionnées sortirent de sous les manteaux, plus loin on déroulait une banderole " Non au couvre-feu ". Un groupe de femmes algériennes revêtues de leurs habits traditionnels se porta en tête, lançant des cris perçants que les Français connaissent sous le nom de " you-you ". Sans cesser de crier, elles agitaient leurs foulards à fils dorés au-dessus de leurs cheveux. D'autres manifestants qui attendaient dans les couloirs du métro rejoignaient les premiers. C'était maintenant plus d'un millier d'Algériens qui bloquaient le carrefour " Bonne-Nouvelle ".

Le patron du " Madeleine-Bastille " avait l'expérience des soirées de trouble. La vitrine d'angle de sa brasserie s'était effondrée en deux occasions.



Une première fois en 1956 lors de l'attaque du journal *l'Humanité*, en protestation contre l'intervention soviétique en Hongrie. La seconde fois en mai 1958, au cours d'une démonstration de force gaulliste ou anti-gaulliste ; il ne se rappelait plus exactement.

Avec l'aide des barmans et d'une dizaine d'habitues, il rentra chaises et tables puis commença à coller de larges bandes de papier gommé à l'intérieur des vitres, une technique utilisée lors des bombardements et qui avait prouvé son efficacité. En face, le journal, mieux équipé, abaissait un rideau de fer sur sa façade.

Roger Thiraud redescendit les marches de la ruelle, intrigué par les clameurs. Il vit passer de nombreux musulmans et distingua nettement le slogan repris à pleine voix à trois mètres de lui. " Algérie algérienne ".

Ainsi ils avaient osé ! La guerre qui pour la grande majorité des Français avait la seule réalité d'une suite de communiqués, tour à tour euphoriques ou creux, cette guerre prenait corps au centre de Paris. Le concierge de l'immeuble s'avança, interrompu en plein repas. Il tenait une serviette de table à la main.

- C'est un comble ! Ils se croient à Alger... J'espère que l'armée va rappliquer pour me virer tous ces fellouzes.

- Ils n'ont pas l'air aussi terrible que cela. Il y a même des femmes et des enfants.

- On voit bien que vous ne regardez pas les informations, Monsieur le Professeur. Leurs méthodes, c'est le pillage et les massacres. Leurs mousmées et leurs gosses, ils s'en servent pour poser les bombes. Alors, si vous voulez mon avis, pas de quartier.

Roger Thiraud s'éloigna, mal à l'aise...

Métropole

Extrait

Michèle Fogel observa l'amarrage du voilier au ponton. Les deux équipiers, un couple en tenue d'été, descendirent de l'embarcation et vinrent prendre place à la terrasse du restaurant de l'Arsenal, en contrebas du bureau. A deux pas de là, le canal Saint-Martin plongeait sous terre, traversait la place de la Bastille, remontait le boulevard Richard Lenoir pour réapparaître quai de Valmy, à des kilomètres.

Les Brigades de sécurité du métro occupaient d'anciens locaux administratifs mis à leur disposition par la RATP. Une suite de baraquements accrochés au flanc de la station Bastille, sur la voûte du canal. Les jours de moral, ça vous avait des airs de Venise... Les soirs de déprime, les taches d'huile, dans la flotte, semblaient vous faire des clins d'oeil. Autant d'invites à se foutre à l'eau...

Soudain tout se mit à vibrer, les fenêtres, les portes, les meubles, le plancher. Les trépidations s'accéléchèrent à mesure qu'un bruit d'enfer envahissait la pièce. La rame de la ligne Vincennes-Neuilly stoppa, de l'autre côté du bureau, à l'opposé du bassin de l'Arsenal. Puis tout redevint calme, pour quinze secondes.

Michèle Fogel vint prendre place derrière son bureau. Elle tira sa jupe sur ses genoux. C'était la seconde fois qu'elle s'habillait "en femme", depuis un an qu'elle avait été nommée à la tête des Brigades. Du jour de sa présentation,



à la Préfecture - tailleur près du corps, talons, bijoux discrets - elle ne se souvenait que des deux cents paires d'yeux, celles des gardiens, des gradés, détaillant ses contours, jugeant les formes de la patronne... Une expérience radicale qui l'avait conduite à adopter une tenue passe-muraille : mocassins, pantalon, veste longue tirée jusqu'au bas des fesses.

Le printemps lui redonnait des envies de plaire, de mettre sa quarantaine à l'épreuve. Le regard allumé de l'inspecteur Deligny, qui venait d'entrer dans la pièce la rassura sur son pouvoir de séduction.

Pour être sincère, cette métamorphose devait beaucoup à Aline, sa fille qui la tarabustait depuis des semaines, exigeant de voir sa maman "en dame" comme avant. Elle inclina vers elle la photo de la fillette, une photo d'enfant sage, les coudes appuyés sur la table d'école, et lui sourit.

Elle effaça les marques de l'attendrissement pour s'adresser à l'inspecteur Alain Deligny.

- Alors, vous avez les statistiques ?

En marge

Extrait

Les bouleversements de la géographie avaient repoussé Boroslaw au-delà de la frontière, sur Aubervilliers. Il avait installé son campement près du canal, à l'abri du majestueux pont de la A86. Un vieux camion Citroën en tôle ondulée sur les flancs duquel on lisait encore " Pharmacie centrale " et un numéro de téléphone, PLA 34 16, était garé près de l'ancien chemin de halage. Derrière, une fourgonnette deux-chevaux, capot ouvert, exhibait la misère de ses entrailles. Le toit du véhicule servait de plancher à une sorte de cabane bricolée à l'aide de bouts de bois, de plastique, de morceaux de toile cirée. Boroslaw s'affairait à l'arrière de la fourgonnette transformée pour moitié en cuisine et pour moitié en atelier de mécanique. J'ai attendu qu'il finisse de réchauffer sa boîte de ravioli pour signaler ma présence. L'énoncé du nom de Mouloud a dissipé toute trace de méfiance. J'ai même dû refuser une part de la conserve, offerte de bon coeur. Il s'est mis à me parler, ne s'interrompant que pour enfourner la cuillère dans sa bouche. Il était né en Pologne, au début des années 20, et son village était successivement passé sous contrôle soviétique, allemand, de nouveau soviétique et aujourd'hui biélorusse. Fait prisonnier par les nazis et libéré par les alliés, il avait préféré s'engager dans la Légion étrangère, en 1945, plutôt que de retourner chez le petit père des peuples. Depuis quelques années le mal du pays le travaillait en profondeur, et il passait le plus clair de son temps à mettre au point un prototype particulièrement économique de voiture-habitation-atelier afin de revoir son village natal,



Czetermik, avant qu'il ne soit trop tard. Quand j'ai prononcé le surnom d'Yvonne, la Madone de la Plaine, il a sorti un litre neuf de Franvin et m'en a servi une tasse, d'autorité.

- C'était une bonne fille, pratiquement la meilleure de toutes celles que j'ai connues... Et comme on disait dans la Légion, sans se vanter, elles étaient légion! Je l'ai rencontrée devant chez Cazeneuve, quand les ouvriers occupaient l'usine, avant que ça ferme... Elle faisait la quête aux feux rouges, pour les grévistes, et je vous jure qu'elle leur donnait tout. Rien pour sa pomme ! Elle a habité dans mon camion pendant presque un an, en tout bien tout honneur, notez bien, avant de s'installer dans son gourbi de l'impasse Trézel... J'ai fait semblant de boire sa mixture, mais mes lèvres sont restées collées à la tasse.

- Elle vous a parlé de son passé, d'où elle venait ?

- Non, jamais... Pour moi, c'est Yvonne, j'ai besoin de rien de plus... les gens inventaient n'importe quoi, que c'était une ancienne putain en fuite, une faiseuse d'anges recherchée par la police, ou qu'on l'avait jetée sur l'autoroute pour une sombre affaire d'héritage... Qu'est-ce que ça change au bien qu'elle nous a fait, à tous, qu'elle soit une évadée de Pigalle ou une bonne soeur défroquée ?

Main courante

Extrait

Bientôt un an qu'elle sillonnait sans but la ligne Gagny-Gare de l'Est, matin, midi et soir, comme une aiguille inutile sur un disque rayé.

Elle descendait la rue des Bourbons, patientait dans le hall, en contrebas des voies, et prenait le direct de 7h15 qui ne s'arrêtait qu'à Pantin.

Les mêmes qui faisaient partie de son ancien mouvement de balancier, maison-bureau, bureau-maison, étaient là, à faire la course pour la place près de la fenêtre, en non-fumeurs... Les hommes déplaient leur journal, les femmes sortaient leur tricot, leurs aiguilles... Quelques bouquins... Paris arrivait là-dessus et suspendait jusqu'au soir les résumés de " Télé-Star ", les recettes de " Prima ".

Michèle Deurne les laissait tous passer et quittait le train quand le quai s'était vidé. Elle choisissait toujours le dernier wagon et il lui fallait remonter tout le convoi. Elle ne se sentait bien que sous la vieille verrière, comme cachée dans la rumeur des pas, bousculée, contrariée dans sa progression... à l'état d'épave flottante.

A force, sans le vouloir, elle avait appris à repérer la faune à l'affût, des types gris comme tous les autres, qui plongeaient sur un attaché-case abandonné une seconde de trop, des mêmes aux doigts de vent qui se repassaient les portefeuilles à la chaîne.

Elle s'en foutait.



Dans sa poche, sa main se crispait sur la clef, ses ongles grattaient le numéro gravé. A gauche, et encore une fois à gauche, le couloir des courants d'air, après le passage commerçant... Michèle Deurne s'approchait du mur des consignes automatiques, s'immobilisait, l'épaule contre un montant métallique et restait là, une heure s'il le fallait, le temps de faire partie du décor.

Les figurants

Extrait

Si la fréquentation assidue des accoudés du *Bar des Amis* avait très sensiblement modifié la vie de Valère, sa rencontre avec Jérôme Sisovath l'avait bousculée en profondeur. Il avait fait irruption un midi, une affichette et un rouleau de scotch à la main.

- Je peux mettre ça sur votre vitrine ?

Igoucimen avait allongé le cou, par dessus son comptoir.

- Ça dépend de quoi ça parle...

Jack Nicholson souriait en coin et en quadrichromie, sous les lettres à la calligraphie western du Family Palace.

- Je vais essayer de relancer le ciné du quartier...

Si ça vous intéresse, vous serez toujours le bienvenu !

Il avait joint le geste à la parole et posé sur le zinc un carnet d'une dizaine d'exonérations. L'aventure avait duré six mois. Commencée dans l'hommage aux grands maîtres du western et du film noir, elle s'était achevée dans la diffusion à la sauvette de karaté sud-coréens et de pornos soft normands en vidéo gonflée. Valère avait récupéré quelques places gratuites qui lui permirent de redécouvrir la dimension réelle du mot "écran", d'en déconnecter la signification de celle de l'aquarium à télécommande qui trônait dans la salle à manger et devant lequel Elvire passait cette moitié de vie pré-sonorisée qu'elle ne commentait pas. C'est là, au creux des fauteuils d'orchestre du Family



Palace, qu'il assista aux premiers pas des hommes surexposés de Georges Luckas. Le titre presque chimique de ce film aux images brûlées, THX, avait découragé les foules périphériques, et ils n'étaient qu'une dizaine à suivre les aventures de l'étrange peuplade souterraine aux crânes rasés. Il en restait moins de la moitié, quelques mois plus tard, pour les débuts de Robert de Niro devant la caméra de Martin Scorsese. Les travellings vertigineux de *Main Streets* furent directement suivis, à l'affiche, par *Profession suceuse* qui ne valait que par la netteté de ses gros plans.

Cette courte période vit se développer une véritable amitié entre Jérôme Sisovath et Valère Notermans. L'exploitant de cinéma avait appris le maniement des appareils de projection à l'exilé du foyer conjugal et lui laissait volontiers les manettes pour aller faire le point dans ses comptes. Les soirées de Valère étaient rythmées par les exploits athlétiques de Billy Chong, Jacky Chang ou Bruce Lee, qui alternaient avec les prouesses musculaires intimes d'Hubert Géral et de Brigitte Lahaie.

L'aventure prit brusquement fin quand une banque fit jouer ses créances contre Jérôme Sisovath et que derrière la vitrine du Family Palace, le sourire carnassier du Crédit Lyonnais remplaça celui plus débonnaire et languissant de la Metro-Goldwing-Mayer. Le patron disparut du paysage aussi subitement qu'il y avait pris place. La vie, le long des zincs du quartier, ne fut pas plus affectée par la mort du cinoche que par celle de Norbert le clodo. A part au Bar des Amis où, six mois plus tard, arriva une lettre au compostage breton adressée à Valère Notermans. Elle lui fut remise par Abgral, le soir même, de manière solennelle. Il la décacheta devant tous les habitués, la lut deux fois de suite, puis la posa sur le comptoir.

- C'est Jérôme... Il vous donne le bonjour à tous...

Atanis délaissa son transistor géant pour se saisir de la feuille quadrillée arrachée à un cahier d'écolier. Il interrogea Valère du regard pour obtenir l'autorisation d'en prendre connaissance et commença à faire la lecture à demi-voix.



La Fête des mères

Extrait

Il comprit confusément que quelque chose d'anormal et d'important se passait en ne voyant pas le vigile avec sa casquette engoncée jusqu'aux yeux, qui l'accueillait d'habitude, au passage, en agitant sa main dans ses cheveux bouclés.

Le silence surtout l'alerta. Rien ni personne ne bougeait.

Son regard se porta instinctivement vers la caisse où travaillait sa mère. Elle seule remuait, courbée sur son guichet et passait d'épaisses liasses de billets à un homme qui les faisait glisser sur le comptoir d'un revers de main pour les enfourner dans un sac poubelle gris.

Il portait un masque de carnaval à l'effigie de Jacques Chirac et serrait un lourd pistolet dans sa main droite. Il le tenait braqué sur le dos du vigile, le canon enfoncé dans le tissu de l'uniforme.

Une dizaine de clients, vraisemblablement surpris au moment du hold-up, s'étaient aplatis contre le mur du fond, le nez collé aux affiches vantant les mérites du système bancaire.

Jef ne ressentait pas la moindre peur et ne se posait même pas la question du danger. Une seule chose comptait pour lui : rejoindre sa mère, la protéger de son corps, de sa présence. Il avança.

A louer sans commission

Extrait

Je me plantai devant la gardienne.

- Ils font des travaux dans l'immeuble ?

Elle renversa l'une des poubelles et une boue noirâtre s'écoula sur les pavés.

- Quels travaux ? Non, il n'y a rien de prévu.

- Je voulais parler de l'équipe de la Ville de Paris, de la benne qu'ils viennent d'enlever... C'était pour quoi ?

Elle se baissa et me répondit accroupie, le dos tourné.

- Oh ! rien. Un locataire du cinquième qui prenait son appartement pour une décharge... Les gens d'en dessous ont porté plainte quand ils se sont aperçus que leur plafond se fendillait... Ce que vous avez vu, c'est la dernière. Il en a fallu trois, pleines jusqu'à la gueule !

Je me précipitai vers la cage d'escalier et montai d'une traite jusqu'au cinquième. Le paillason sur lequel dormait le vieux était retourné contre le mur, au milieu du couloir. La carte tachée avait été à demi arrachée, et la serrure pendait près de la poignée, retenue par une vis tordue.

Je poussai la porte.



Les éditions Verdier
direction : Gérard Bobillier
11220 LAGRASSE

Verdier entre en résistance ” par Christine Ferrand. Extraits.
IN : Livres Hebdo n°105, 25.2.1994.

Quinze ans après leur création, l’humilité reste l’une des caractéristiques des éditions Verdier.

Aux commandes de l’aventure depuis ses débuts en 1979, aux côtés de Michèle Planel et de Colette Olive, **Gérard Bobillier** ne cache pas qu’il s’agit de poursuivre, sur le plan littéraire et intellectuel, et sans se compromettre ni diluer le propos, le même travail.

Aujourd’hui, la production reste d’environ vingt-cinq nouveautés par an depuis une dizaine d’années, partagée entre les textes théoriques - philosophie, sciences humaines, sans oublier les grands textes fondateurs du judaïsme qui ont marqué les premières années de Verdier - et la littérature. Celle-ci représente désormais près de 60% des titres. L’ensemble du catalogue est en fait construit selon deux axes : la recherche philosophique et spirituelle proprement dite, qui reste la colonne vertébrale de la maison, et l’inscription “ en termes sensibles ”, dans la littérature, des enjeux de la philosophie.



Verdier : treize ans de fraternité ”, Extraits
IN : Le Matricule des Anges, novembre 1992.

Comment s’est créé Verdier ?

La maison a été créée en 1979 à Lagrasse dans l’Aude. L’idée de créer une maison d’édition ne date toutefois pas de cette époque ; nous l’avions en nous depuis quelque temps déjà. Simplement en 1979, nous avons fait le point sur les années gauchistes, sur l’inabouti partiel de ces années-là et nous avons eu l’envie d’un retour à l’essentiel, aux textes fondamentaux.

Vous aviez quelques connaissances de l’édition à cette époque ?

Absolument aucune. Nous ne connaissions ni l’édition, ni le marché du livre. Nous avons fondé une SARL en mettant chacun 5 000 francs pour réunir le capital minimum. Nos premiers livres étaient les plus laids que l’humanité ait jamais conçus. Nous avons par exemple sorti un texte de Zola : *Travail*. La couverture était d’un marron sale, avec en fond des chaînes, très symboliques, l’ouvrage était préfacé par les ouvriers du livre. C’était redoutable. Les amis à qui nous présentions le livre n’osaient rien dire. Aujourd’hui je sais combien leur politesse était explicite...

Quant aux auteurs que vous publiez. Quel travail d’accompagnement devez-vous faire ?

Vous savez, on n'accompagne pas un écrivain comme Michon. Quand il vous apporte un texte comme *Maîtres et serviteurs* c'est parfait... Dans tout le texte, il y avait, si je me souviens bien, deux modifications à apporter : le mot " sarcler " au lieu de " biner " et l'orthographe d'un peintre italien peu connu qui était incorrecte. C'est tout. Il n'y a rien à retoucher. Nous ne faisons pas de prêt-à-porter, nous faisons de la littérature.

Mais il y a peut-être un accompagnement plus psychologique...

Oui, ça va jusqu'à donner l'idée d'un sujet pour un prochain livre. Mais ça se fait comme ça, en discutant. Ainsi, avec Pierre Michon : nous nous sommes dit qu'en 1993 ce serait bien de publier un texte traitant de la fraternité. C'est une discussion, a priori anodine, qui nous a conduit à cette conclusion. Résultat, le prochain texte de Pierre Michon que nous publierons au printemps traitera de ce thème. (Ce qui laisse tout de même le temps de lire les deux très beaux textes de Pierre Michon, *Maîtres et serviteurs* et *Vie de Joseph Roulin* actuellement au catalogue de Verdier, N.D.L.R.) Mais ce que je dis d'un texte de Michon, je peux le répéter pour Bergounioux ou François Bon. On ne change pas une virgule d'un texte de Pierre Bergounioux.

Cet amour du texte qui vous anime, c'est la raison pour laquelle ces écrivains continuent de vous confier certains de leurs textes ?

Je crois que ce qui les intéresse, c'est de pouvoir trouver chez nous des lecteurs actifs... Il n'y a pas de coupure entre nous, éditeurs, et les libraires.



Nous formons une chaîne naturelle. Ainsi nous pouvons mieux défendre ces textes.

En fait c'est ça un éditeur : c'est quelqu'un qui permet de faire gagner du temps sur le temps de la reconnaissance... C'est tout. Un auteur finira par avoir la reconnaissance qu'il mérite, nous, on essaie juste de faire en sorte qu'il rencontre son lectorat le plus rapidement possible.

Mais on ne peut pas s'approprier des auteurs. Pierre Michon peut aller chez Gallimard pour certains de ses textes.

Et même si les auteurs qui tirent à moins de 10 000 exemplaires ont plus intérêt à s'adresser aux petites maisons d'édition, nous servons tous la même chose : le création.

Vous avez déjà envisagé d'arrêter ce métier ?

Non, non.

Vous savez, nous sommes condamnés à continuer, c'est un tel bonheur.

Auteurs publiés par Verdier disponibles à la Médiathèque :

G. Caban	P. Dumayet	H. Marsan
J. Reda	J. D'astier	J.J. Salgon
P. Michon	P. Bergougnieux	G. Walter
F. Bon	G. Jouanard	R.M. Rilke
J. Paulhan	A. Lercher	M. Delibes
C. Pozzi		



ill. 3ème de couv. d'après
David Morichon

La Médiathèque a déjà reçu

1993

Mai

Georges Mérillon
Thierry Fourneau
Ed. Cadex

Octobre

Pierre Autin-Grenier
Louis Dubost
Jean Le Mauve
Frasil

Novembre

Lecture Hermann Ungar
François Frapier

Décembre

Section jeunesse
Extraits de « Le monde entier m'attend »
Frasil

1994

Janvier

Lecture Benoît Auffret, François Garnier, Jean-Pierre Georges
Frasil
Atelier théâtre MJC

Mars

Ecrivains de l'ouest américain
Michel Valmary
Frasil

Avril

Jean-Marie Laclavetine
Thierry Guichard

Septembre

Bohumil Hrabal : « Fleur de Prague »
Cie du Hasard

Octobre

« Illes... paroles francophones »
Frasil

Novembre

Lecture Louis Calaferte
Cie Reflex-Son

Novembre

Pierre Gripari : « Les contes de la rue Broca »
Frasil

Novembre

Lecture Philippe Lacoche, Vincent Ravalec, Jackie Berroyer
En présence de D.Gautier du Dilettante
Frasil

1995

Janvier

Lecture François de Cornière
Atelier 360° de la MJC

Mars

Lecture Léon Werth
En présence de Viviane Hamy
Frasil

Mars

Eric Holder
Lecture par Nathalie Bauchet, Delphine Dufour, Jean Soumagnas

Avril

Jacques Borel
Classe 1° L du Lycée Claude de France

Avril

Section jeunesse

Lecture Jacques Prévert

par Nathalie Bauchet et Delphine Dufour

Septembre

Thierry Guichard : « Le Matricule des Anges »

Alain-Claude Gicquel : Contre-Vox

Jacques Serena

Lecture de Laurence Cazaux

Octobre

« Au fil... d'Ariane »

Lecture d'auteurs de l'antiquité

Frasil

SNCF bloquée
RATP grévée
RER gelés

Tous les obstacles étaient
dressés pour nous
interdire l'accès à
Romorantin
mais rien n'y a fait !

Amities Noires !

Amis

Nous sommes revenus. Non tel n'a pas changé

Phipi. Bras d'acier.
le 1.12.98